

Aïssa Musy-brelrier

Le drame

de plume en plume...

Actuellement je travaille les textes pour mes élèves de la rentrée. Ce sont des élèves de 5 à 18 ans, et je devais terminer d'écrire pour les plus grands une pièce dans laquelle je souhaitais intégrer des poèmes de Victor Hugo.

La semaine dernière la famille d'un de mes élèves a connu un drame affreux, qui m'a inspiré la pièce ci-dessous. Elle est écrite mais ne sera bien évidemment jamais jouée par mes élèves ou dans la ville où j'enseigne qui est petite et marquée par ce drame.

Alors je la partage ici, ce n'est donc ni vraiment un texte de travail, ni vraiment personnel. C'est l'émotion provoquée par l'affreuse nouvelle appliquée à une consigne de travail.

Une femme en grand deuil au centre de la scène, froide et droite. Elle aura un bouquet de fleurs entre les mains (de préférence du houx et de la bruyère) Elle ne devra réagir à aucune parole et ne pas détourner le regard. Les cinq personnes qui l'entourent restent à bonne distance d'elle et des autres. Tous sont face au public. Pas de décor.

La mère s'approche en premier. Elle sera en deuil également, avec un voile jeté en arrière. Elle est secouée de larmes et de sanglots.

La mère – Ah ma fille, quel malheur. Quel malheur ! *Elle se jette dans les bras de sa fille, s'y accroche désespérément alors sa fille ne fait pas un geste. C'est affreux. Comment survivre après cela ? Quelle douleur ! Je sens mon âme déchirée en moi. Tant de peine ! Tant de douleur ! Comment se remet-on d'un drame pareil ? J'aurais tant voulu pouvoir l'aider, pouvoir... Ah ! Comme c'est douloureux ! J'aurais voulu être emportée à sa place ! Il n'y a pas de justice en ce monde ! Autrement c'est moi qui serait partie ! En nous l'enlevant, c'est notre cœur qui nous est arraché ! *Elle tombe, s'effondre à genoux* Prenez-moi à sa place vous dis-je ! Rendez-nous notre cher*

ange ! Je n'ai que faire de cette vie sur cette terre si je dois vivre dans cette souffrance. A quoi suis-je bonne à présent ? *se relève, caressante.* Je ne sais même plus apaiser mon enfant...

Elle sort chargée de la douleur et du chagrin.

Le père s'approche lentement de sa fille. Il est embarrassé d'une encombrante pudeur. Il sait qu'il doit aller la voir, mais il ne sait pas encore ce qu'il doit lui dire. Il tourne en cherchant ses mots, comme s'il n'allait pas directement à elle mais était absorbé par son environnement. Il évite de regarder les autres, lance des regards furtifs à sa fille espérant qu'elle parle la première.

Le père – Ma fille... C'est terrible ce qui arrive là... Je sais. Ma chérie il faut que tu sois forte. L'épreuve est finie maintenant. Certes, la douleur reste, mais tu es là. Et il faut que tu penses à ta famille. Ton mari a besoin de toi aussi. Je sais tu dois te dire que je n'ai pas de cœur... Pourtant je t'assure que si. Mais ta vie est encore là, parmi nous, et tu dois te relever pour la poursuivre. Je sais que tu en ais capable. Aujourd'hui tu te sens écrasée par le chagrin, mais tu verras que tu es assez forte pour le surmonter et vivre encore. Ton enfant est là-haut maintenant et plus rien de mal ne peut lui arriver. Tu l'as accompagné, aidé et soutenu comme il fallait. A présent, tu dois empêcher ta famille de sombrer dans le chaos. Toi seule en es capable. Tu es si forte... Bien plus forte que lui, alors accroche-toi ! Ne pense pas que c'est trahir ton enfant que d'agir comme cela, au contraire. Tu lui as toujours montré tout ce que la vie avait de plus beau, tu lui as offert plus de bonheur que personne. Et ce jusqu'au dernier instant. Continue à le faire, mais pour le reste de ta famille à présent. Qui ne pourra pas s'en relever sans toi. J'ai confiance en toi ma fille... Sois forte. *Il enserme doucement son épaule, cherche son regard en vain et sort dignement.*

*Son mari regarde le père sortir, regarde le public, regarde sa femme.
Il vient vers elle, passe derrière elle, l'entoure de ses bras.*

Poème « à la mère de l'enfant mort » de Victor Hugo

Le mari - Oh ! vous aurez trop dit au pauvre petit ange
Qu'il est d'autres anges là-haut,
Que rien ne souffre au ciel, que jamais rien n'y change,
Qu'il est doux d'y rentrer bientôt ;

Que le ciel est un dôme aux merveilleux pilastres,
Une tente aux riches couleurs,
Un jardin bleu rempli de lis qui sont des astres,
Et d'étoiles qui sont des fleurs ;

Que c'est un lieu joyeux plus qu'on ne saurait dire,
Où toujours, se laissant charmer,
On a les chérubins pour jouer et pour rire,
Et le bon Dieu pour nous aimer ;

Qu'il est doux d'être un coeur qui brûle comme un cierge,
Et de vivre, en toute saison,
Près de l'enfant Jésus et de la sainte Vierge
Dans une si belle maison !

Et puis vous n'aurez pas assez dit, pauvre mère,
A ce fils si frêle et si doux,
Que vous étiez à lui dans cette vie amère,
Mais aussi qu'il était à vous ;

Que, tant qu'on est petit, la mère sur nous veille,
Mais que plus tard on la défend ;
Et qu'elle aura besoin, quand elle sera vieille,
D'un homme qui soit son enfant ;

Vous n'aurez point assez dit à cette jeune âme
Que Dieu veut qu'on reste ici-bas,
La femme guidant l'homme et l'homme aidant la femme,
Pour les douleurs et les combats ;

Si bien qu'un jour, ô deuil ! irréparable perte !
Le doux être s'en est allé !... -
Hélas ! vous avez donc laissé la cage ouverte,
Que votre oiseau s'est envolé !

Il la serre fort, crie, d'un cri de douleur et sort en courant.

L'amie comprend que son tour est venu. Elle prend une grande inspiration et rejoint son amie.

L'amie – Ma chérie, ma douce, ma très chère amie, je suis toute avec vous. Mes pensées vous accompagnent et continueront de vous accompagner toujours. Comme vous devez avoir mal ! Et comme c'est affreux ! Vous ne méritiez pas cela, oh non ! Vous êtes si douce, si aimante, si bonne... Et le cher ange, si gentil, si doux et toujours d'humeur joyeuse ! Comme il est amer qu'il vous ait été arraché ! Qu'il nous ait été arraché ! Car sachez que je souffre comme vous, je souffre de sa perte et je souffre de vous voir souffrir ! Comme j'aimerais vous être utile et savoir quels mots, quels gestes pourraient apaiser votre douleur... Je sens votre déchirure aussi bien que si elle était la mienne. Demandez-moi ce que vous voulez, je ferai tout, tout, pour vous, pour vous décharger de tant de chagrin ! Ah mon amie ! *Un temps*. Je comprends que vous souhaitiez être seule. Je vais me retirer, mais je ne serai pas loin. Au moindre appel de vous, j'accoure, je vous le promets. *Elle l'embrasse et sort en se retournant régulièrement pour voir si son amie la regarde.*

Le prêtre très droit et très solennel s'approche d'elle. Il reste à côté d'elle, pas trop près. Il la regarde un temps. Puis se place juste à côté d'elle et va tenter tout au long de son poème de l'interpeller, de l'obliger à bouger ou à le regarder.

Poème « prière pour tous » de Victor Hugo

Le prêtre - Ma fille, va prier ! - Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue ;
La brume des coteaux fait trembler le contour ;
À peine un char lointain glisse dans l'ombre... Écoute !
Tout rentre et se repose ; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour !

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle ;
L'occident amincit sa frange de carmin ;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface ;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface ;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions, voici la nuit ! la nuit grave et sereine !
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour !

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel !

Et puis ils dormiront. - Alors, épars dans l'ombre,

Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs boucles vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin !

Ô sommeil du berceau ! prière de l'enfance !
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense !
Douce religion, qui s'égaye et qui rit !
Prélude du concert de la nuit solennelle !
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit !

Elle ne réagit pas. Il hésite, reste un temps à attendre qu'elle parle ou fasse un geste. Il sort.

Elle attend quelques secondes, puis lentement, un pas après l'autre, elle s'avance sur le devant la scène. Tout en marchant elle dit le poème « demain dès l'aube » de Victor Hugo, à la fin elle sera agenouillée tout au bord de la scène pour déposer son bouquet de fleurs.

La femme - Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la
campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,

Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.



Publication certifiée par De Plume en Plume le 02-08-2017 :
<https://www.de-plume-en-plume.fr/>

En savoir plus sur l'auteur : [Aïssa Musy-brelier](#)

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : [Le drame sur DPP](#)